

Nadja Maire. Quand la Russie est un jeu

Nadja Maire s'engage, comme chaque jour, dans l'avenue Koutouzovskii. Ce n'est pas aux vitrines luxueuses qu'elle prête attention mais à son propre reflet, jeune Parisienne ambitieuse et pressée. Une fois atteints les quais de la Moskova, elle contourne discrètement le bâtiment en verre dont l'entrée principale est envahie par une file de spectateurs impatients. Nadja s'immisce par la petite porte de l'entrée des artistes.

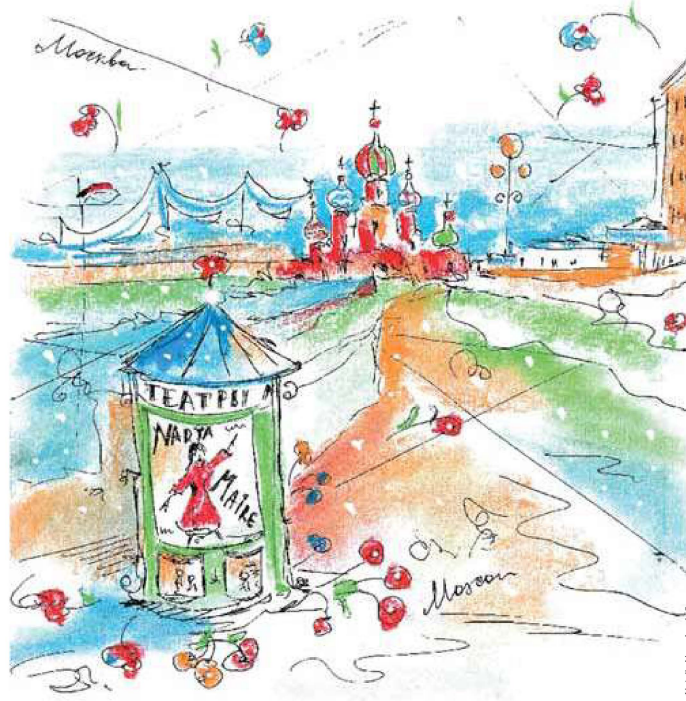
Ce soir, au théâtre de Piotr Fomenko, c'est la première. Et c'est elle qui a le rôle principal.

Il est 18h45. Nadja est aux aguets. Ce n'est que la première sonnerie, qui invite les spectateurs à s'installer dans la salle, mais elle piétine déjà dans les coulisses. Ses cheveux en bataille, elle rappelle avec son chapeau noir plutôt un Robin des bois qu'une héroïne shakespearienne. Comme il vous plaira, pièce-pastorale de Shakespeare, dévoile, dans la version de Fomenko, un univers de forêt ardennaise fantasmagorique mis en scène dans la tradition la plus classique. Montée sur les planches, Nadja se transforme en Rosalinde, séductrice et charmeuse, à laquelle même l'œil sévère de Fomenko n'a pas su résister.

« Imprévisible », c'est ainsi que Nadja décrit le Maître. La première fois que j'ai vu Fomenko, il m'a tout de suite impressionnée. Fomenko lit le théâtre comme un musicien une partition. C'est quelqu'un pour qui les mots sont la chose la plus importante au théâtre ».

Daisy, la jeune secrétaire du *Rhinocéros* de Ionesco. À 23 ans, la jeune Française recevait, pour ce rôle, le prix « *Zolotoi Vitiav* », récompense prestigieuse dans le monde du théâtre russe. Elle jouait avec une authenticité presque effrayante, passant, d'un simple mouvement de tête, de l'innocence d'une enfant à la fermeté d'acier d'une créature perfide. Depuis, Fomenko l'apprécie et lui confie des rôles dans ses principales pièces à succès. Nadja lui rend hommage en affirmant que « Piotr Naoumovitch est capable de répéter des heures sans s'arrêter, de chercher à comprendre le sens d'une seule phrase pendant des journées entières. Pendant les répétitions, il explique de toutes les façons possibles et imaginables : il montre, mime, chante, danse, il s'énervait ou il plaisait. Et il adapte ses répétitions en fonction de chaque acteur. Il nous apprend à jouer un spectacle et pas un rôle. »

Nadja a attiré l'attention de Fomenko lors du concours d'entrée pour le studio de comédiens qu'il a ouvert en 2007 à Moscou. Tout semblait pourtant s'ordonner de façon assez ordinaire autour de cette jeune femme qui, à 20 ans, rêvant de scène, multipliait les stages de théâtre dans les « faubourgs parisiens ». Et puis voilà qu'elle décide, en septembre 2004, de s'envoler, « de façon peu réfléchie », assure-t-elle aujourd'hui, vers les rives de la



Natalia Lvovskaya

Volga.

« Au début, ma mère était inquiète. Et puis elle a compris, quand je lui ai expliqué ce qu'était l'école théâtrale russe, et m'a laissée partir ; mon père, lui, était tout heureux : c'était l'occasion pour sa fille d'étudier tout en découvrant un pays et une langue nouvelle. D'autant que la Russie, pour lui, c'était le pays de la Révolution ! »

À Saratov, l'arrivée de Nadja et des trois autres étudiants français qui l'accompagnent produit un véritable bouleversement. L'idée du metteur en scène francophile de l'école de théâtre locale d'« internationaliser » ses élèves est couronnée de succès. En six mois, les « frantsouzy » ont conquis leurs confrères russes.

« Je crois qu'au début toute l'école ne parlait que de l'arrivée d'étrangers. Ils venaient presque tous nous parler, on communiquait par gestes, un petit peu en russe, en anglais ou en faisant des dessins ! Nous étions un peu comme

des bêtes curieuses ! Je pense que les questions qu'on m'a le plus posées à l'époque sont : - Tu aimes Joe Dassin ? - Tu sais que Napoléon a perdu la guerre chez nous ? - Tu peux me traduire les paroles de la chanson « Belle » dans la comédie musicale Notre Dame de Paris ? »

Nadja découvre, au cours de ses trois années d'études à l'école de Saratov, toute la gamme des genres lyriques, sans parler de son apprentissage du russe « en accéléré ».

« Je pense que le métier de comédien est enseigné de façon beaucoup plus complète en Russie. Chaque groupe a les mêmes enseignants pendant quatre ans, qui considèrent naturellement que l'acteur doit savoir tout faire : jouer, chanter, danser, jouer d'un instrument de musique... La plus grande différence avec le système français c'est qu'il y a un programme pédagogique qui est pratiquement le même pour toutes les écoles. La première année, on apprend à travailler en groupe, en se concentrant sur la notion d'ensemble sur un

plateau. Il s'agit d'apprendre à connaître ses propres émotions pour arriver ensuite à celles du personnage. Le travail en Russie est beaucoup plus méthodique, très répétitif, basé sur l'attention. Et on passe, pendant quatre ans, des examens théoriques et pratiques ! »

Nadja a quitté les bancs de l'école il y a trois ans, et est passée au rang de comédienne professionnelle. « Je suis restée très liée avec certains anciens de l'école. D'ailleurs, j'ai souvent l'impression que les Russes sont très sociables et très généreux en petit comité, mais malheureusement assez froids et impolis dans la rue ou dans les lieux publics. »

Elle prononce les sons du russe avec l'intonation malicieuse d'une comédienne douée. Maîtrisée en moins de trois ans, la langue est devenue, pour cette Française, le meilleur moyen de rendre sa passion pour le théâtre. « Tchekhov, Stanislavski, Léline. C'étaient les trois associations que je faisais avant, en pensant à la Russie ! », confie Nadja.

« Au début, la seule possibilité que j'avais d'apprendre mon texte, c'était de le répéter à haute voix plusieurs fois par jour. D'abord toute seule, et ensuite avec un Russe pour corriger mes fautes de prononciation. Le plus dur, ce n'est pas d'apprendre le texte par cœur mais de corriger mon accent français ! »

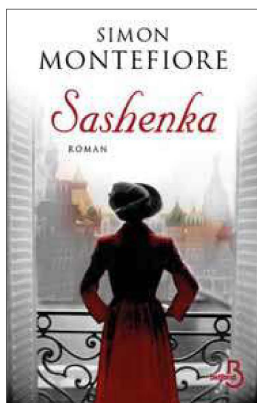
Regard déterminé et chignon serré, elle s'approche de la scène. Les lumières éclairent son visage maquillé à outrance. Ce soir, elle joue la « *provodnitsa* » (hôtesse de wagon dans un train) dans « *Rhyzhy* », nouveau spectacle poétique et musical : « C'est le rôle dans lequel je me sens le plus à l'aise en ce moment. C'est mon rôle le plus russe... Vous savez, quand je jouais mon premier spectacle ici, j'avais peur de tout : d'oublier mon texte, de ne pas répondre aux attentes du metteur en scène... Et puis, au bout d'un certain temps, j'ai compris que ce n'était que le début de toutes les difficultés liées au spectacle et au théâtre en général ! »

Paris ou Moscou ? Elle n'a pas fait de choix définitif : « Les deux villes n'ont rien en commun mis à part le fait d'être des capitales. Je n'ai même jamais eu le temps de penser à quitter Moscou : le théâtre où je suis en ce moment me plaît tellement que pour l'instant je ne suis pas prête à retourner en France. »

Si Nadja Maire a peut-être pris des allures tchékoviennes à force de vivre en Russie, elle continue de songer à sa douce France chaque fois qu'elle réatterrit à Moscou : « J'aime les soupes russes, certes. Mais ils abusent sur la mayonnaise ! De toute façon, en revenant de Paris, je ne pense, comme tous les Français, qu'à arriver au plus vite chez moi pour mettre mon fromage au frigo ! »

Daria Gissot

Livres



Sashenka a les yeux d'un gris profond, des formes à faire rêver une star de cinéma, et surtout une main de fer. C'est elle l'héroïne éponyme du dernier roman historique de Simon Montefiore.

En 1916 à Saint-Petersbourg, elle n'a que seize ans. Fille d'un riche banquier d'affaires, le baron Samuil Zeitlin, cette jeune bourgeoise aime les biscuits anglais Huntley & Palmers, la savonnette Pears et surtout sa chère gouvernante, Lala. Mais la nuit, notre jolie pensionnaire de l'Institut Smolny ne rêve ni de nouvelles robes, ni de mots doux glissés par Micha, officier de la garde... La nuit, elle devient la camarade Isiaty et flirte avec les livres de Marx, Tchernychevski, Maïakovski ou Akhmatova.

Décue par son père, un capitaliste averse, écoeuvée par sa traînée de mère qui mène une vie de débauche dans les salons de Raspoutine, Sashenka est « tombée amoureuse des concepts du matérialisme dialectique et de dictature du prolétariat ». « J'étais une enfant sage et une bolchevik intraitable », dit-elle plus tard.

Le glas de la Russie tsariste a sonné et la camarade Isiaty a choisi le camp de la révolution...

En 1939 à Moscou, elle a bientôt quarante ans. Les Romanov ne sont plus et c'est la mine joviale du petit père des peuples qui trône sur toutes les cheminées. Sashenka a troqué sa vie bourgeoise contre celle de prolétaire — plutôt d'apparatchik, dirons-nous... Epouse de Vania Palitsine, un ouvrier certes, mais devenu haut cadre du Parti, elle mène une existence fastueuse loin des appartements communautaires et des fermes collectivisées. Toujours aussi belle, la rédactrice en chef de *La Femme soviétique* et *l'économie prolétarienne* fait figure de modèle. Staline dira même : « cette Sashenka est une très bonne soviétique ». Mère aimante, épouse dévouée, communiste intransigeante, elle est fidèle à la ligne du Parti quitte à fermer les yeux sur quelques exactions.

Jusqu'à ce qu'une passion torride et compromettante bouleverse son existence rangée et emporte Sashenka sous le rouleau compresseur de l'Histoire...

À peine avons-nous quitté les salons de cet illuminé de Raspoutine que nous nous retrouvons dans les sous-sols de la Loubianka ou dans la datcha d'un

cadre du Parti... C'est que cette fresque romanesque pleine de rebondissements nous emporte dans la Russie du XX^e siècle, depuis l'empire des Romanov jusqu'à l'effondrement de l'URSS, depuis la glaciale Piter jusqu'à la Géorgie sensuelle et chaleureuse.

Aucun détail n'échappe à Simon Montefiore, historien de formation, ni les boutiques anglaises de l'aristocratie russe, ni les chansons préférées de Staline, ni les messages codés du KGB. Un tableau précis d'une génération de révolutionnaires pétris de contradictions !

Si l'intrigue menée avec brio tient du *Docteur Jivago*, on regrette pourtant la lyrique poétique de Pasternak... Car les inflexions lyriques, les accès de sentimentalisme donnent à cette saga familiale un côté « roman de gare »...

Julia Chardavoine

Éditions Belfond, 2010, 571 pages.
22 euros